

## L'EUROPE ET PEIRESC

L'Europe, le plus petit des continents, ce « musée de l'Asie », après avoir abrité quelques unes des grandes civilisations de l'Antiquité, mais ni plus ni moins que les autres grands continents, explose littéralement à la fin de la Renaissance non seulement par les Arts et la Littérature, mais également par ce qui entraîne sa suprématie sur le monde : les sciences et l'économie.

Même si, pour nuancer mon propos, il faut noter que cette évolution avait pris naissance dès le bas moyen âge, au XI<sup>e</sup> siècle, par une révolution commerciale et urbaine qui mènera au « capitalisme initial » grâce à une valorisation permanente et obstinée de la rationalité.

Pour résumer à l'extrême, chaque européen maîtrise alors assez d'esclaves technologiques pour que son poids économique soit multiplié par 5 ou 6, ce qui amène cette petite excroissance à dépasser l'ensemble du reste de l'humanité en matière de production. Elle va alors devenir hégémonique sur la planète dans sa quasi-totalité.

Mais cette prééminence se retrouve dans sa brutalité, voire sa barbarie et, de cette époque, elle verra se développer les guerres les plus dévastatrices, les plus cruelles. Comme si la disparition des grandes épidémies et famines des siècles précédents avait frustré un désir d'hécatombes, qui aboutira, après la révolution française aux nazisme et communisme, vainqueurs toutes catégories des atrocités que connurent notre espèce... Car ses propres guerres, comme ses réussites, devinrent mondiales.

Echecs désastreux qui entraînèrent, par contre coup, cet immense élan en faveur d'une Europe unifiée : La Communauté Economique Européenne.

Ce mouvement peut-il être anéanti ?

Cette idée surprend.

Pourtant en remontant l'Histoire un espoir semblable apparut après la première guerre mondiale, avec Romain Rolland, Stephan Zweig, Denis de Rougemont, Louise Weiss avant que les canons n'enterrent cette perspective, en dépit de la S. D. N.

Auparavant, après 1870, Nietzsche, Malvida Von Meysenbug, Gabriel Monod entre autres songèrent à une union pacifique, sans plus de succès.

Cinquante ans plus tôt encore, Stendhal, Goethe, Victor Hugo se prirent aussi à rêver sur le même thème, en vain.

Et jusqu'à Emmanuel Kant, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, son projet de paix perpétuelle précédant de peu un embrasement général, de l'Espagne à Moscou.

Je ne remonterai pas ainsi jusqu'aux amphictyonies, cette organisation de la paix entre une douzaine de peuples de la Grèce ancienne, qui fit également long feu.

Est-il donc impossible d'établir une paix durable entre plusieurs peuples, plusieurs états ?

Et si toutes ces tentatives échouèrent, mieux les connaître pourrait peut-être permettre d'éviter un nouvel échec.

J'en arrive donc au lien avec Peiresc. En effet, celui-ci fut un acteur discret, mais déterminant dans la toute première sérieuse tentative de proposer une union pacifique entre les divers états européens, celle qui fut baptisée le Grand Dessein par son initiateur Henri IV, assisté comme toujours de l'efficace Sully.

Oui, notre ami que nous connaissons et apprécions comme numismate, égyptologue, astronome, historien, biologiste, juriste et j'en passe, eut également un rôle notable dans ce magnifique projet, et de deux façons :

La première fut d'être un ambassadeur réservé, presque un espion, lorsqu'il défendit l'idée de son roi auprès de Jacques 1<sup>er</sup>. Comme le fit, avec d'autres buts, son ami Rubens par ses missions en Espagne puis en Angleterre.

La seconde consista en un travail de fond, sans aucune autre motivation que sa curiosité et sa culture, en tant que « procureur général de la République des Lettres », selon l'évocatrice expression de Pierre Bayle.

Quel est ce premier projet ?

Henri IV, dont Jean Jacques Rousseau nous dit : « Qu'on nous le rende avec Sully et la paix perpétuelle redeviendra un projet raisonnable », et Bayle, plus pratique « S'il eut été puni de la même manière que Pierre Abélard, il serait devenu capable de conquérir toute l'Europe et effacer la gloire des Alexandres et des Césars » avant d'évoquer plus pacifiquement son « vaste dessein » arrêté par la folie de Ravailac.

Oui, cette idée d'Europe Unie, appelée par un siècle de guerres civiles, commerciales et religieuses épouvantables, dénommée « projet de Confédération Européenne » est développée de façon très détaillée par Sully. Les conseils de la confédération, leurs compétences, l'armée européenne, les pays concernés, tout cela fut élaboré en deux moutures successives.

Ce vaste plan repris en 1713 par l'Abbé de Saint Pierre sous forme de Paix perpétuelle déjà évoquée, et ravaudé un peu plus tard par Kant, malgré l'ironie de Voltaire, aborde des détails troublants : la difficile intégration de la Turquie à remettre à plus tard, et le problème particulier de la Moscovie ! par exemple.

Mais aussi les religions, le commerce, les impôts, le principe des nationalités, le renoncement à la guerre, les recours aux arbitrages des conseils, - le modèle suisse, cette « première république », traitée séparément.

Est-ce une surprise de découvrir que la plupart des termes débattus dans notre constitution européenne morte née aient été abordés dès cette époque ?

Et son échec pour finir, que la pudeur ramena au rang discret des utopies enterrées.

Car la flamboyante reprise des conflits, la guerre de trente ans et les suivantes ne laissent que peu de répit au désir pourtant louable de paix.

Si l'on étudiait le coût simplement économique de ces guerres, on s'apercevrait qu'une très large part des efforts humains est consacrée à détruire une partie notable de ce qui fut construit. Et que, contrairement à une élucubration largement répandue, la guerre n'apporte aucun bénéfice à la société si ce n'est enrichir quelques profiteurs.

On comprend donc que celui que nous fêtons ici, son intelligence, son humanisme, furent mis au service de ce beau projet.

Mais son intervention resta donc discrète, sinon secrète.

Par définition, elle est donc très peu connue, et les recoupements sont nécessaires : Henri IV sait que Jacques 1<sup>er</sup> et Peiresc sont de la même veine : très cultivés mais mesurés, pour ne pas dire introvertis. Le fils de Marie Stuart, fragile mais déterminé, voulait devenir un médiateur dans une Europe délabrée. L'intérêt qu'il prit à ses nombreuses conversations avec notre ambassadeur occasionnel montre que notre Roi fit le bon choix. Même si tout cela finit aussi mal pour les deux pays et leurs chefs, ce voyage de Peiresc mérite d'être souligné. D'autant que ce dernier rencontre également plusieurs des savants qui devinrent des correspondants. Ce qui nous amène à sa seconde action dans :

La République des Lettres.

Si l'expression « *respublica litteraria* » date du début du XV<sup>ème</sup> siècle, cette communauté particulière des savants, que Voltaire présenta plus tard comme « cette grande société d'esprits, répandue partout et partout indépendante », même si elle ne fut jamais institutionnalisée, existe en fait sous la forme d'un « Etat », avec ses propres « Lois » et ses « Citoyens ». Tous ces guillemets soulignent bien sûr que ces termes peuvent paraître abusifs, mais le fait est que ce ne fut pas qu'un rêve ou une utopie.

Comment la caractériser ?

Elle est universelle. Même si l'univers d'alors, pour ses membres, se borne à être chrétien et européen. Par contre Peiresc, nous le verrons sur une carte, déborde largement cette limite, et ses correspondants s'égrènent de l'Afrique du nord au proche et extrême orient.

Elle constitue une vraie « société », celle des lettrés.

Ses citoyens sont égaux. « Tous les savants se doivent regarder comme frères ». Tous « enfants d'Apollon » selon Bayle. Du reste le terme « république », pris dans son sens étymologique, marque avant tout l'idée d'égalité.

Elle est pluriconfessionnelle. C'est un de ses traits les plus séduisant, aujourd'hui encore. Beaucoup de ces savants étaient fermement croyants, mais tous furent tolérants. L'attitude de Peiresc en faveur de Tommaso Campanella dépasse largement la simple compréhension, et restera un exemple romanesque et émouvant.

Et enfin, cette communauté intellectuelle voulait que son âme fut la liberté. L'indépendance et la souveraineté de chacun de ses citoyens sont soulignées par de nombreux écrits.

Par qui est-elle entraînée ?

Bien sûr, Erasme est toujours cité en premier, comme « prince des humanistes ». Mais notre Varois ne lui cède en rien. S'il s'agit de connaissances universelles, d'érudition, on alla jusqu'à le comparer à Pic de la Mirandole, la modestie en sus.

L'exigeante idée d'humanisme chez Nicolas Claude transparait dans son refus de la vulgarité, et je le cite avec délectation : « La naïveté ordinaire vaut trente fois mieux que le langage affecté, vous assurant sans mentir que je n'entends point ces locutions tirées par les cheveux. »

Pour ce qui concerne ses connaissances en antiquité, elles lui ouvriront toutes les portes à Rome et dans l'ensemble de la péninsule.

Quant à son amour de l'humain, j'ai évoqué Campanella, mais comment ne pas citer sa pugnace défense de Galilée ?

Un point controversé concerne la misogynie bien réelle, mais non systématique de cette république. Il est vrai que moins de un pour cent des ouvrages publiés le furent par des femmes... Nicolas Claude, pour sa part, connu un drame qui commande de voiler pudiquement son attitude gravement critique vis-à-vis de la moitié de l'humanité : sa mère, décrite comme remarquable par sa culture et sa beauté, ce qui était superflu, disparu dès après la naissance de Palamède, son cadet de 18 mois. Double épreuve insupportable qui laissa d'inévitables séquelles.

Par ailleurs, sur le plan des origines sociales, si Peiresc fait partie de la grande majorité des nobles, des hommes d'église et des magistrats - il était les trois à la fois ! - La seule présence de Thomas Platter et de Johannes Kepler nous rassure, ils gardèrent tous deux les cochons ou les chèvres, et brillèrent ensuite parmi les tous premiers de la pensée et de la science de la République des Lettres.

Et l'on peut prendre ce dernier terme dans son acception actuelle de courrier, car c'est de cette façon que communiquaient les citoyens de cette véritable « toile » européenne.

Là aussi, objectivement, notre Nicolas Claude est le plus prolifique. Le chiffre de cent mille missives figure même dans un ouvrage récent, sous la plume d'un universitaire américain... Alors !

Bien sûr, Mersenne et Gabriel Naudé sont également cités. Sans doute grâce à l'avantage que leur confère leur situation de Parisiens !

De la même façon, les « cabinets savants », ou de « curiosité », bibliothèques doublées de petits musées assurent la renommée des frères Dupuy, parisiens également, mais celui de Peiresc, remis en évidence aujourd'hui, était qualifié de « vrai domicile de la vertu, rendez vous de tous les gens de lettre, tant de la nation qu'étrangers ».

Pour finir, comment caractériser la philosophie Peresquienne ?

Je proposerais par le choix de l'amitié.

Oui, le CHOIX.

Il connaissait bien Pétrarque qui le précéda dans la région Aixoise. Ce « tout premier homme de lettre » pour qui le croisement, le choix du chemin à prendre, symbolisé par l'Y, lettre tout à fait inutile sauf qu'elle rappelle le Bivium Pythagoricien et l'éternel dilemme de la décision, fut au cœur de ses préoccupations.

L'Europe unie ou la guerre ?

L'histoire a répondu... Elle nous a déniés.

L'Amitié ou la déception ?

Nicolas Claude, tête baissée, obstiné, parie sur l'Amour .

L'histoire a tort pour l'avenir !

L'amitié, cette « Vertu Théologique de Charité » restera, il le veut, une force de Paix dans un monde ravagé par la haine.

Pour conclure, si Peiresc subit la plus atroce des frustrations : voir s'échapper une maman naturellement merveilleuse, au plus crucial de sa petite enfance, aurai-je la cruauté de suggérer qu'à ce malheur nous devons cette perpétuelle quête d'amitiés épistolaires, ce besoin éperdu d'être aimé de l'humanité entière ?

Claude DARNON

17.05.06.

#### BIBLIOGRAPHIE :

Jacques FERRIER . Les Fioretti I

Peiresc . Lettres à Malherbe

Hans Bots et F. Waquet . La République des Lettres

A . Puharé . L'Europe vue par Henri IV et Sully

G. cahen - Salvador . Un grand Humaniste, Peiresc

P. N. Miller . Peiresc's Europ

P. Gassendi . Peiresc-Le Prince des Curieux